

LA MISÉRICORDE

Notion fondamentale de l'Évangile

Clé de la vie chrétienne

DANS LA COLLECTION « THEOLOGIA » :

Suivre Jésus avec Marie, Un secret de sainteté de Grignon de Montfort à Jean-Paul II, père Etienne Richer, EdB, 2006, 328 p.

Viens Esprit Créateur, Méditations sur le Veni Creator, père Raniero Cantalamessa, EdB, 2008, 336 p.

Libres en Christ, La liberté chrétienne selon l'anthropologie de Hans Urs von Balthasar, père Tanguy Marie Pouliquen, EdB, 2008, 360 p.

Le shabbat biblique, Temps pour Dieu, repos de l'homme, respect de la Création, Sylvaine Lacout, EdB, 2009, 192 p.

Traduit de l'allemand par Esther et Marie-Noëlle Villedieu de Torcy

Titre original : *Barmherzigkeit, Grundbegriff des Evangeliums – Schlüssel christlichen Lebens*

© Kardinal-Walter-Kasper-Institut, für Theologie, Ökumene und Spiritualität,
Pallottistr. 3, D-56179 Vallendar

ISBN : 978-2-84024-818-7

© Éditions des Béatitudes

Société des Œuvres Communautaires, avril 2015

Conception de la couverture : Martin Casteres

Illustration de couverture : © Alinari / Bridgeman Images

Le retour du fils prodigue (huile sur toile)

de Guercino (Giovanni Francesco) 1591-1666

CARDINAL WALTER KASPER

LA MISÉRICORDE

*Notion fondamentale de l'Évangile
Clé de la vie chrétienne*

TRADUIT PAR ESTHER ET MARIE-NOËLLE VILLEDIEU DE TORCY

EdB

PRÉFACE

Le présent ouvrage se base sur les notes d'un cycle de conférences pour une retraite. Mais malgré toutes mes recherches théologiques, je n'ai pas réussi à mettre en forme l'enseignement sur la divine miséricorde. Par la suite, j'ai repris de nombreuses fois ce thème, ce qui m'a amené à me poser les questions fondamentales sur la théologie et les attributs de Dieu ainsi que sur l'existence chrétienne. Je constatai que la miséricorde, pourtant si centrale dans la Bible, était largement tombée dans l'oubli dans la théologie systématique ou n'était traitée que de manière très superficielle. La spiritualité et la mystique chrétiennes sont dans ce domaine comme dans bien d'autres vraiment très en avance sur les différentes écoles théologiques. C'est pourquoi le présent ouvrage cherche à allier la pensée théologique à des réflexions spirituelles, pastorales et même sociales pour les relier à une culture de la miséricorde.

Beaucoup d'idées ne sont qu'esquissées. Cependant, j'ose espérer que ce qui est dit donnera envie à une génération de théologiens plus jeunes de reprendre le flambeau pour penser de manière nouvelle la théologie chrétienne et les conséquences pratiques qui en résultent et ainsi donner vie au nécessaire tournant théocentrique dans la théologie et dans la vie de l'Église. Il faudra pour cela avoir particulièrement à cœur de dépasser la séparation entre la théologie académique et la théologie spirituelle.

Je remercie le *Kardinal Walter Kasper Institut* à Vallendar, le Professeur Dr George Augustin et M. Stefan Ley pour la relecture du manuscrit et la révision rédactionnelle, et les éditions Herder pour leur bon accompagnement éditorial.

Rome, Carême 2012
Cardinal Walter Kasper

Chapitre I

LA MISÉRICORDE – UN THÈME D’ACTUALITÉ, MALHEUREUSEMENT TOMBÉ DANS L’OUBLI

1. La soif de miséricorde

Le XX^e siècle qui vient de s’écouler fut à bien des égards vraiment horrible et le tout jeune XXI^e siècle, qui a débuté le 21 septembre 2001 avec les attaques terroristes du World Trade Center à New York, coup de tonnerre de mauvais augure, ne présage rien de bon. Le XX^e siècle a connu deux systèmes totalitaires d’une extrême brutalité, deux guerres mondiales avec cinquante à soixante-dix millions de morts rien que pour la deuxième, il a vu de multiples génocides et massacres, des camps de concentration et des goulags. Le XXI^e siècle est déjà marqué par la menace d’un terrorisme sans pitié, une injustice criante, des enfants violés et affamés, des millions de réfugiés, l’augmentation de la persécution des chrétiens, ainsi que des catastrophes naturelles dévastatrices sous la forme de tremblements de terre, d’éruptions volcaniques, de tsunamis, d’inondations, de sécheresses. Tout cela et bien d’autres choses encore sont des « signes des temps ».

Face à cette situation, beaucoup ont du mal à croire en un Dieu tout-puissant, juste et miséricordieux à la fois. Où était-Il et où est-Il quand tout cela est arrivé et arrive encore ? Pourquoi permet-Il tout cela, pourquoi n’intervient-Il pas ? Certains posent la question : est-ce que toute cette souffrance injuste n’est pas justement l’argument le plus percutant qui parle contre la toute-puissance et la miséricorde de Dieu¹ ? De fait, la souffrance des innocents des temps modernes est devenue pour beaucoup le fondement

1. Plus de détails sur la question de la théodicée au chap. V. 7.

de l'athéisme (Georg Büchner) ; la seule excuse en faveur de Dieu serait – dit-on – qu'il n'existe pas (Stendhal). Ne doit-on pas – demande-t-on encore – au vu d'une explosion diabolique du Mal, nier Dieu pour la plus grande gloire de Dieu (Odo Marquard)² ?

Très souvent, les croyants eux-mêmes ont du mal à parler de Dieu ; eux aussi sont fréquemment plongés dans la nuit de la foi, qui les prive de mots face à l'immense détresse du monde, à la souffrance des innocents, aux épreuves et malheurs de toute sorte, aux maladies incurables, enfin à l'horreur des guerres et de la violence. Fjodor Michailowitsch Dostoïevski, qui a connu la souffrance dans sa vie et dans celle des autres, rapporte dans son roman *Les frères Karamazov* l'épisode d'un enfant, qu'un grand seigneur fit déchiqueter par une meute de ses chiens sous les yeux de sa mère ; pour lui, une telle injustice, la souffrance si criante d'un enfant, ne peuvent être rachetées par aucune harmonie future. C'est pourquoi il déclare rendre son billet d'entrée au ciel³. Romano Guardini, profondément croyant, mais également très enclin à la mélancolie, a dit, alors qu'il était déjà condamné, « qu'au Jugement Dernier, il ne se laisserait pas seulement questionner, mais qu'il poserait aussi des questions lui-même. » Il espérait recevoir alors une réponse « à la question à laquelle aucun livre, pas même la Bible, aucun dogme ni aucun professeur n'a pu répondre : Pourquoi, ô Dieu, tous ces terribles détours, la souffrance des innocents, la culpabilité⁴ ? »

La souffrance dans le monde est probablement l'argument des athéistes modernes qui a le plus de poids. D'autres arguments s'y ajoutent, telle l'impossibilité de concilier la conception traditionnelle chrétienne du monde avec celle d'aujourd'hui, scientifique et naturaliste, déterminée par la théorie de l'évolution ou les dernières recherches sur le cerveau⁵. Tous ces arguments ont porté. Ils ont eu pour effet que, de nos jours, Dieu n'existe plus pour beaucoup. La plupart des gens semblent même pouvoir très bien s'en passer, ou en tout cas ne vivent pas moins bien que bon nombre de chrétiens. Ceci a transformé la manière dont se pose la question de Dieu. Car si de nombreuses personnes pensent que Dieu n'existe pas, ou s'il leur est devenu indifférent, alors contester l'existence de Dieu n'a plus de sens. Les questions « pourquoi toute cette souffrance ? » et « pourquoi dois-je souffrir ? » ne

2. O. MARQUARD, L'homme accusé, l'homme disculpé dans la philosophie du XVIII^e siècle, dans : *Adieu au principiel dans la philosophie*.

3. DOSTOÏEVSKI, *Les frères Karamazov*, V, 4, La Pléiade p. 263.

4. Citation d'après E. BISER, *Interprétation und Veränderung*, Paderborn 1979, p. 132s.

5. Sur la problématique de l'athéisme « ancien », voir W. KASPER, *Le Dieu des chrétiens*, Ed. du Cerf 1985 ; sur l'athéisme « récent » : M. STRIET, *Wiederkehr des Atheismus. Fluch oder Segen für die Theologie ?* Freiburg, 2008 ; G. M. HOFF, *Die neuen Atheismen. Eine notwendige Provokation*, Kevelaer 2009.

trouvent alors aucune réponse et laissent sans voix. Aujourd'hui, la question d'un Dieu miséricordieux, qui a tellement préoccupé le jeune Martin Luther, ne se pose plus pour beaucoup, elle laisse froid et indifférent.

Cette même résignation face à la question du sens de la vie et au défaitisme qui y est lié ne se trouve pas seulement chez les personnes que, un peu vite, nous considérons avec mépris comme superficiels ; de nos jours, résignation et défaitisme sont aussi très présents dans le domaine de la pensée philosophique, comme Jürgen Habermas l'a démontré⁶. Mais beaucoup de penseurs ont également conscience de ce qui manque⁷. Ainsi, aux multiples misères physiques déjà difficiles à supporter, s'ajoutent la détresse spirituelle, le manque de repères et l'expérience de l'absurde. « Quand les oasis utopiques se dessèchent, un désert de banalité et de perplexité se répand⁸ », car lorsqu'on abandonne les anciennes réponses, cela ne veut pas dire pour autant que l'on en ait trouvé de nouvelles qui soient convaincantes. Un vide se crée alors.

Certains sont capables d'accepter et d'endurer courageusement cette situation. Ils méritent notre respect. D'autres en sont désespérés. Face à un monde qu'ils ressentent comme absurde, ils se demandent s'il ne vaudrait pas mieux ne pas être né. Camus estimait que le seul problème philosophique qu'il faille prendre au sérieux était le suicide⁹. Mais dans ce cas, l'homme nie non seulement l'existence de Dieu, mais aussi sa propre existence. D'autres encore ont remplacé les dieux et la peur d'un Dieu juge par la peur de toutes sortes de nouveaux fantômes sans nom¹⁰.

En réfléchissant, beaucoup sentent que la situation est sérieuse et se remettent à chercher. Il y a bien plus de personnes en quête de sens et de pèlerins anonymes que nous ne le supposons. Ils perçoivent que si l'homme ne se pose plus la question du sens de l'existence, il finira par abdiquer et par perdre son humanité et sa vraie dignité. En supprimant la question du sens de la vie et l'espérance, il se rabaisse lui-même au rang d'animal, ingénieux certes, mais qui ne trouve son plaisir que dans les choses matérielles. Le risque, alors, est que tout devienne morne et sans intérêt. Ne plus chercher le sens de l'existence équivaut à abandonner l'espoir qu'il puisse y avoir un jour une justice. Cela reviendrait à accepter que le criminel obtienne finalement gain de cause et que le meurtrier triomphe au détriment de sa victime innocente.

6. Cf. J. HABERMAS, *Glauben und Wissen*, Frankfurt 2001, p. 27s.

7. J. HABERMAS, *Ein Bewusstsein von dem, was fehlt*, in : M. REDER/J. SCHMIDT, *Ein Bewusstsein von dem, was fehlt*, Frankfurt, 2008, p. 26-36.

8. J. HABERMAS, *Zeitdiagnose*, Frankfurt 2003, p. 47.

9. A. CAMUS, *Le mythe de Sisyphe*, Essai sur l'absurde (1942).

10. R. SAFRANSKI, *Romantik, Eine deutsche Affäre*, München 2007.

LA MISÉRICORDE

C'est pourquoi non seulement des chrétiens pratiquants, mais aussi de nombreux hommes qui réfléchissent reconnaissent que le message de la mort de Dieu ne signifie pas la libération de l'homme, contrairement à ce qu'espérait Nietzsche¹¹. Là où la foi en Dieu disparaît, elle laisse derrière elle un vide et un froid infinis – ce que Nietzsche savait bien¹². Sans Dieu, nous sommes entièrement à la merci du destin et du hasard, ainsi que des aléas de l'histoire, sans recours possible. Sans Dieu, il n'y a plus aucune instance à qui l'on puisse faire appel, ni aucune espérance que la vie ait finalement un sens et qu'il y ait en fin de compte une justice.

Ce qui prouve ceci : la mort de Dieu dans l'âme de beaucoup (Friedrich Nietzsche), le « manque de Dieu » (Martin Heidegger)¹³, l'« éclipse de Dieu » (Martin Buber)¹⁴ sont la véritable misère de l'homme, en tout cas la plus profonde. Elle fait partie des « signes des temps » et des « données les plus sérieuses de ce temps¹⁵ ». La phrase de Max Horkheimer est connue : « Il est vain de vouloir sauver à tout prix un sens de l'existence sans Dieu¹⁶. » Theodor W. Adorno parlait du « caractère inimaginable du désespoir¹⁷ » et écrivait :

« L'unique responsabilité que la philosophie a encore à assumer face au désespoir serait d'essayer de tout regarder du point de vue de la rédemption. La connaissance n'a pas d'autre lumière que celle qui éclaire le monde : celle du salut ; tout ce que l'on a tenté de construire par la suite s'épuise et reste quelque part de la technique¹⁸. »

En allant dans le sens de Kant, on peut poser comme postulat : s'il est vrai que la dignité absolue de l'homme existe, elle n'est possible que si Dieu existe, un Dieu riche en grâce et en miséricorde¹⁹.

Pendant pour Kant, ce n'est pas une preuve de l'existence de Dieu. Son postulat repose en effet sur le présupposé que la vie humaine doit avoir une fin heureuse. Si l'on abandonne cette condition, on tombe dans un nihilisme, qui peut très vite conduire au cynisme du meurtre et de l'homicide. Le postulat de Kant n'est donc pas une preuve, mais c'est du moins un indice

11. F. NIETZSCHE, *Le Gai Savoir*, Gallimard 1950.

12. *Idem*.

13. M. HEIDEGGER, *Erläuterungen zu Hölderlins Dichtung*, Frankfurt 1951, p. 27.

14. M. BUBER, *L'éclipse de Dieu : considérations sur les relations entre la religion et la philosophie*, Ed. Nouvelle cité, 1987.

15. GS 19.

16. M. HORKHEIMER, *Die Sehnsucht nach dem ganz Anderen*. Ein Interview mit Kommentar von H. Gumnior, Hamburg, 1970, p. 69.

17. T.W. ADORNO, *Dialectique négative*, Payot, 1978.

18. T.W. ADORNO, *Minima Moralia, Réflexions sur la vie mutilée*, Payot, 1980.

19. Voir chap. II. 1.

qui montre clairement que la question de Dieu n'est pas résolue, et que c'est elle qui détermine le sens ou le non-sens de l'existence de l'homme. C'est la raison pour laquelle la possibilité que Dieu existe résiste de manière si tenace face à tous ces arguments plus ou moins convaincants qui veulent démontrer le contraire²⁰. Ce n'est pas la foi en Dieu qui s'est ridiculisée, mais les théories de ceux qui ont prophétisé une sécularisation galopante et la disparition progressive de la religion, eux qui pensaient pouvoir sonner le glas de la foi en Dieu²¹.

Il n'est pas nécessaire pour autant de croire en un renouveau de la religion ; cette thèse est plus que problématique et d'ailleurs, il y a également un renouveau de l'athéisme²². Mais on peut inviter l'homme à réfléchir de manière nouvelle sur Dieu. Il ne s'agit pas seulement de se poser la question : « Est-ce que Dieu existe ? », bien qu'elle soit capitale. Ce qui est en jeu, c'est la foi en un Dieu compatissant, « riche en miséricorde » (Ep 2, 4), qui nous console afin que nous aussi, nous puissions consoler les autres (cf. 2 Co 1, 3-4). Car face au cercle vicieux du Mal, nous ne pouvons espérer un renouveau que si nous mettons notre espoir en un Dieu bon, miséricordieux et en même temps tout-puissant ; il est en effet le seul à pouvoir renouveler toute chose et nous donner le courage d'espérer contre toute espérance et la force nécessaire pour repartir. Il s'agit donc de croire au Dieu vivant qui ressuscite les morts et qui, à la fin des temps, essuiera toute larme de nos yeux et fera toute chose nouvelle (cf. Ap 21, 4-5).

Selon son propre témoignage, Augustin, grand docteur de l'Église d'Occident, a fait l'expérience de la miséricorde et de la proximité de Dieu, justement au moment où il se savait le plus éloigné de lui. Il écrit dans ses Confessions :

« À toi la reconnaissance, à toi la gloire, ô source de la miséricorde ! Je devenais de plus en plus misérable et c'est alors que tu te rapprochais de moi²³. »

Et il ajoute :

« Que se taise la louange de celui qui n'a pas d'abord contemplé les manifestations de la miséricorde de Dieu²⁴. »

20. R. SPAEMANN, *Das unsterbliche Gottesgericht. Die Frage nach Gott und die Täuschung der Moderne*, Stuttgart 2007.

21. Sur le sujet complexe de la sécularisation, l'ouvrage de référence est : C. TAYLOR, *A Secular Age*, Cambridge – London 2007.

22. Cf. W. KASPER, *Le Dieu des chrétiens* (voir note 5).

23. AUGUSTIN, *Confessions* VI, 16, 26.

24. *Idem* VI, 7, 1.

De fait, nous ferions mieux de nous taire si nous ne sommes pas en mesure d'apporter ce message de la miséricorde divine aux hommes de notre temps qui se trouvent dans une telle détresse physique et spirituelle. Après toutes ces terribles expériences du XX^e et de ce début de XXI^e siècle, s'interroger sur la miséricorde de Dieu et des hommes est aujourd'hui plus urgent que jamais.

2. La miséricorde, un thème fondamental pour le XXI^e siècle

Dans la deuxième moitié du XX^e siècle, deux papes ont reconnu clairement les « signes des temps » et nous ont exhortés à placer de nouveau la question de la miséricorde au cœur du message et de la pratique de l'Église. Jean XXIII, « *el papa buono* », comme l'appellent affectueusement les Italiens, est le premier à avoir relevé le défi. Dans son journal spirituel, on trouve déjà de nombreuses réflexions, très profondes, sur la miséricorde de Dieu. Pour lui, c'est le plus beau nom de Dieu que nous puissions utiliser pour nous adresser à lui ; nos misères sont le trône de la miséricorde divine²⁵. Il cite le psaume 89 au verset 2 : « *La miséricorde du Seigneur à jamais je la chanterai* » (*Misericordias Domini in aeternum cantabo*)²⁶.

C'est donc un thème qui lui tient particulièrement à cœur et en même temps une conviction intime, mûrie au fil du temps, que Jean XXIII exprimera le 11 octobre 1962, lors de son discours d'ouverture du Concile Vatican II, pour donner l'esprit du Concile. Il y affirme qu'il ne s'agit pas pour le Concile de se contenter de répéter l'enseignement de l'Église tel qu'il a été reçu ; d'après le pape, cette doctrine est connue, et elle est immuable. L'Église a su « résister aux erreurs de tous les temps. »

« Elle les a même souvent condamnées, et très sévèrement. Mais aujourd'hui, l'Épouse du Christ préfère recourir au remède de la miséricorde, plutôt que de brandir les armes de la sévérité²⁷. »

Un nouveau ton était ainsi donné, ce qui a fait dresser l'oreille de beaucoup. Au cours du Concile, il n'a pas manqué de produire son effet. Car tout comme le pape lui-même l'avait souhaité, aucun des seize documents du Concile n'a eu pour but d'abandonner ou de changer la doctrine de l'Église telle qu'elle a été transmise. Il n'y a eu aucune volonté de rupture avec la tradition

25. JEAN XXIII, *Journal de l'âme*, Ed. du Cerf, 1964.

26. *Idem* 149.

27. HerKorr 17 (1961/63) 87.

ecclésiale. Mais tous ont donné un nouveau ton et une manière nouvelle de proclamer et de vivre le message de l'Évangile. À l'instar du pape, ces documents conciliaires ont établi le lien entre miséricorde et vérité²⁸. Jean XXIII a défini cette nouvelle approche en parlant de la mission pastorale du Concile.

Le concept de « pastorale » a suscité de nombreuses discussions pendant et même après le Concile, et a été parfois source de malentendus²⁹. Sans entrer ici dans un débat de spécialistes, on peut affirmer ceci : la nouvelle approche pastorale que souhaitait Jean XXIII est très certainement en lien avec ce qu'il annonçait dans son discours d'ouverture en parlant du remède de la miséricorde. Depuis lors, le thème de la miséricorde est devenu fondamental, non seulement pour le Concile, mais également pour toute l'Église postconciliaire, particulièrement pour sa pastorale.

Le pape Jean Paul II a poursuivi et approfondi ce que Jean XXIII avait amorcé. Ce n'est pas en restant assis à son bureau dans sa salle d'étude qu'il a médité sur la miséricorde. Ce pape a été un des rares à vivre l'histoire douloureuse de notre temps et à l'expérimenter dans sa chair. Il a grandi à proximité d'Auschwitz ; durant sa jeunesse et ses premières années de sacerdoce, puis en tant qu'évêque de Cracovie il a connu les horreurs de la deuxième guerre mondiale et de deux systèmes totalitaires, et il a fait l'expérience de beaucoup de souffrances dans sa propre vie et dans celle de son peuple. Son pontificat fut marqué par les suites d'un attentat et, dans les dernières années, par sa souffrance personnelle. Le témoignage de cette souffrance fut un enseignement fort, au même titre que ses nombreuses homélies et ses innombrables écrits. Il a ainsi fait du message de la miséricorde le fil conducteur de son long pontificat et l'a inscrit une fois pour toutes dans les annales de l'Église du XXI^e siècle³⁰.

La deuxième encyclique de son pontificat, *Dives in misericordia* (1980), était déjà consacrée au thème de la miséricorde. Le titre de l'édition française est : « De la miséricorde divine³¹ ». Dans cette encyclique, le pape rappelle que la justice seule ne suffit pas, car la justice suprême (*summa iustitia*) peut également devenir une suprême injustice (*summa iniustitia*). La première canonisation du troisième millénaire le 30 avril 2000 ne fut pas laissée au hasard : elle fut choisie en lien avec le thème de la miséricorde. Car ce jour-là, Jean Paul II a

28. Discours de JEAN XXIII lors de l'ouverture du concile Vatican II.

29. Cf. Voir W. KASPER, *L'Église catholique : son être, sa réalisation, sa mission*, Ed. du Cerf, 2014.

30. Un bon choix de textes dans : JOHANNES PAUL II., *Barmherzigkeit Gottes – Quelle der Hoffnung*, Ausgewählt und eingeleitet von E. Olk, Einsiedeln 2011. Il existe toute une série de publications sur les œuvres de Jean-Paul II. Nous n'en citerons que deux : C. SCHÖNBORN, *Nous avons obtenu miséricorde*, Parole et silence, 2009 et E. OLK, *Die Barmherzigkeit Gottes – zentrale Quelle des christlichen Lebens*, St. Ottilien 2011.

31. JEAN-PAUL II, *Dives in misericordia* (1980).

LA MISÉRICORDE

canonisé sœur Faustina Kowalska († 1938), mystique polonaise jusque-là très peu connue chez nous. Cette simple sœur est allée bien plus loin dans son Journal que la théologie néoscholastique et son enseignement purement abstrait et métaphysique sur les attributs de Dieu. Fidèle à la Bible, elle a défini la miséricorde divine comme l'attribut suprême de Dieu, la perfection divine par excellence³². Elle s'inscrit ainsi dans la lignée d'une grande tradition de mystique féminine. Il suffira ici de mentionner par exemple sainte Catherine de Sienne et sainte Thérèse de Lisieux.

Lors de sa visite à Lagiewniki, banlieue de Cracovie où sœur Faustine a vécu, le pape a dit le 7 juin 1997 que l'histoire avait inscrit la miséricorde au cœur de l'expérience tragique de la seconde guerre mondiale, où elle a été un soutien particulier et une source inépuisable d'espérance. D'après Jean Paul II, ce message a en quelque sorte façonné l'image de son pontificat. Lors de son homélie à l'occasion de la canonisation de sœur Faustine, il a déclaré que ce message devrait être comme un rayon de lumière sur le chemin des hommes du troisième millénaire. Durant son dernier voyage dans sa patrie, il a consacré solennellement le monde à la divine miséricorde le 17 août 2002 à Lagiewniki. À cette occasion, il a chargé l'Église de transmettre au monde ce feu de la miséricorde. À la demande de sœur Faustine, il a institué le dimanche après Pâques, le « dimanche blanc », Dimanche de la Divine Miséricorde.

Ainsi, beaucoup ont vu un signe de la Providence dans le fait que ce pape soit rappelé au Père la veille du dimanche de la miséricorde, le 2 avril 2005. Le pape Benoît XVI a fait sien cette interprétation lors de la béatification de Jean Paul II le 1^{er} mai 2011, également un dimanche de la miséricorde. Dès la messe d'enterrement le 8 avril 2005, sur la place saint Pierre, celui qui n'était encore que le cardinal Ratzinger avait, en tant que doyen des cardinaux, souligné que la miséricorde avait été la préoccupation principale de son prédécesseur. Il avait repris cette cause à son compte en disant :

« Il (le pape Jean Paul II) a interprété pour nous le mystère pascal comme mystère de la Divine miséricorde. Il écrit dans son dernier livre que la limite imposée au mal " est en définitive la Divine miséricorde". »

Ceci est une citation tirée du livre que Jean Paul II avait publié quelques mois seulement avant sa mort sous le titre *Mémoire et Identité*, et qui résume une dernière fois clairement sa préoccupation principale³³. Lors de la messe d'ouverture du conclave le 18 avril 2005, le cardinal Ratzinger disait déjà :

« Nous écoutons, avec joie, l'annonce de l'année de grâce : la miséricorde divine

32. Sr M. Faustina KOWALSKA, *Petit Journal*, Ed. du dialogue, Paris, 1977.

33. JEAN-PAUL II, *Mémoire et identité*, Flammarion, 2005, p. 71.